

TRAITS DE LANGUE TARDIFS CHEZ PÉLAGONIUS

Valérie GITTON-RIPOLL

Université de Toulouse 2-Le Mirail, France

La renaissance du IV^{ème} siècle connaît un important renouveau littéraire classicisant, illustré par des auteurs comme Macrobe, Ausone, Symmaque, Ammien Marcellin, Claudien, Rutilius Namatianus, tandis que surgissent un certain nombre de traités techniques de tous genres: astrologie (Firmicus Maternus), cuisine (Apicius), traités médicaux et vétérinaires (*Mulomedicina Chironis*, Pélagonius, Végèce...)¹. Le *Traité de médecine vétérinaire* de Pélagonius, sans doute contemporain du règne de Julien², est à replacer dans ce contexte. Il a magistralement été étudié, dans son aspect technique, par James Noël Adams³, qui a travaillé sur le lexique spécialisé de la médecine vétérinaire. S'il n'a toutefois pas choisi d'aborder les traits de langue tardifs, c'est que leur étude se heurte à plusieurs difficultés.

L'*Ars ueterinaria* emprunte son inspiration à des sources diverses: expérimentation personnelle de l'auteur, tradition orale, agronomes latins, hippiatres grecs⁴. Il est même probable que le texte contient des ajouts postérieurs au IV^{ème} siècle⁵. Les emprunts sont faits de manière presque littérale, sur-

¹ Les textes des vétérinaires latins du IV^{ème} siècle ne sont pour l'instant édités que chez Teubner: ODER, E. (ed.), *Claudii Hermeri Mulomedicina Chironis*, Leipzig 1901; LOMMATZSCH, E, *Digestorum artis mulomedicinae libri*, Leipzig 1903; pour Pélagonius voir note suivante. Une présentation des textes vétérinaires latins et grecs est donnée notamment par FISCHER, K.-D., "Ancient veterinary medicine", *MHJ* 1989, 191-209; GITTON, V., *Pélagonius, Ars veterinaria*, thèse de doctorat, Lyon 1999, vol. II, ch. I, 13-47; ainsi que DOYEN, A.-M., "Les textes d'hippiatrie grecque, bilan et perspectives", *L'Antiquité classique* L, 1981, 258-273.

² Le texte auquel nous nous référons est consultable dans les deux éditions suivantes: FISCHER, K.-D. (ed.), *Pelagonius, Ars veterinaria*, Leipzig 1980; GITTON, V., *Pélagonius, Ars veterinaria*, thèse de doctorat, Lyon 1999, tome I: texte et traduction française (en cours de publication dans la C.U.F.). L'édition la plus récente prend un compte un manuscrit découvert en 1989, depuis la dernière édition Teubner (*E*). La question de la datation est développée dans GITTON, V. (1999), *l.c.*, II, ch. 2, 49-71; plus succinctement, dans FISCHER, K.-D.; HERZOG, R.; SCHMIDT, P.-L. (edd.), *Handbuch des lateinischen Litteratur der Antike V*, München 1989, 81-83.

³ ADAMS, J. N., *Pelagonius and the veterinary medicine in the Roman Empire*, Leiden 1995.

⁴ Sur les sources de Pélagonius, voir FISCHER, K.-D., "The first Latin treatise on horse medicine", *MHJ* XVI, 1981, 220-221; ADAMS, J. N. (1995), *l.c.*, 149-238; GITTON, V. (1999), *l.c.*, II, ch. II, 51-54. Les plus connues sont Magon, Celse, Columelle, Apsyrus. Il circulait au IV^{ème} de mauvaises traductions des hippiatres grecs, que reprend par exemple la *Mulomedicina Chironis*. Il est toutefois probable que Pélagonius a lu ces auteurs directement en grec. Sur ce sujet, voir ADAMS, J. N., "Pelagonius and Columella". *Antichthon* 25, Sidney 1991, 72-95, ici 79-80, qui estime que Pélagonius aurait traduit lui-même les passages d'Apsyrus qu'il cite.

tout les emprunts à Celse et à Columelle, si bien qu'il est nécessaire, pour étudier la langue tardive, de les exclure, ou au contraire, d'examiner avec soin quels sont les changements apportés au texte du Ier siècle. Mais cela ne suffit pas, car la langue n'est pas uniforme dans l'ensemble du texte: les paragraphes sont, selon leur position dans le texte, plus ou moins vulgaires, écrits avec plus ou moins de recherche. Si l'on veut avoir une idée du style de l'auteur lui-même, et de sa langue, la meilleure méthode et la plus sûre, consiste à privilégier l'étude des passages dont l'attribution n'est pas discutable⁶. Cette première difficulté franchie, en surgit une autre:

Comment peut-on dire d'un trait de langue qu'il est tardif? Qu'est ce qui va permettre de reconnaître un fait caractéristique du IV^e siècle? Dans un premier temps, on pense à l'absence de ce trait à l'époque classique. Par exemple, il y a chez Pélagonius et d'autres auteurs techniques (et chrétiens) des accusatifs absolus. Croyant avoir reconnu des traits tardifs, nous n'aurons peut-être que pointé du doigt les particularités de la langue technique. Il y a en effet des tournures semblables à l'accusatif absolu chez Varron, chez Celse, chez Apicius⁷. Il est alors à craindre que l'étude linguistique du seul texte technique ne renseigne pas sur l'état de la langue. Il faut donc s'assurer que les faits en question s'observent aussi dans les autres textes contemporains⁸.

Cette étude s'inspire directement de notre travail de thèse, avec quelques nouveautés. Comme il n'était pas envisageable de tout résumer, nous nous li-

⁵ Cela tient en effet à la méthode compilative qui a présidé à la reconstitution du texte au Moyen Âge, cf. FISCHER, K.-D. (1980), *l.c.*, XIII-XV.

⁶ C'est-à-dire l'épître dédicatoire, les débuts de chapitres dans lesquels il s'exprime à la première personne, justifie l'orientation de son œuvre, nomme ses correspondants (dont nous avons retrouvé trace dans l'épigraphie), et qui par conséquent ne peuvent être empruntés. Les traits de style pélagoniens ont été étudiés par ADAMS, J. N. (1995), *l.c.*, et GITTON, V. (1999), *l.c.*, II, 73-81. Leur identification a permis d'authentifier des fragments inédits découverts dans deux autres manuscrits (*E* et *W*), voir ADAMS, J. N., "Notes on the text, language and contents of some new fragments of Pelagonius", *CQ* 42, 1992, 489-509, et ORTOLEVA, V. "Un nuovo testimone frammentario di Pelagonio e alcune considerazioni sulla tradizione manoscritta e sul testo dell' *Ars veterinaria*", *Res Publica Litterarum* XXI, 1998, 13-44.

⁷ Varron *r. r.* 1, 2, 25; Celse dans son *Traité d'agriculture* perdu (MARX, Fr. [ed.], *A. Cornelii Celsi quae supersunt*, Leipzig 1915, I, fr. 29, p. 10); nombreux exemples dans Apicius, (I,4). Voir GITTON, V., "L'Accusatif absolu dans l'*Ars veterinaria* de Pélagonius", SOLIN, H.; LEIWO, M.; HALLA-AHO, H. (edd.), *Latin vulgaire-latin tardif VI*, Hildesheim 2003, 525-539, et plus spécialement, pour les auteurs cités, 536-537.

⁸ Nous avons notamment cherché des confirmations dans les textes dits vulgaires de la même époque: la *Peregrinatio Egeriae*, la *Mulomedicina Chironis*, et l'*Appendix Probi*, bien qu'il soit plus tardif. Les synthèses de VÄÄNÄNEN, V., nous ont été extrêmement utiles en ce domaine: *Introduction au latin vulgaire*, Paris 1981, et *Le journal-épître d'Egérie (Itinerarium Egeriae)*, *Etude linguistique*, Helsinki 1987.

imiterons à quelques faits marquants, dans le domaine de la phonologie, de la morphologie et syntaxe verbale et de la morphologie nominale, avec le souci de caractériser la langue de Pélagonius. La reconnaissance du niveau de langue est en effet essentielle dans le travail d'édition⁹, afin de choisir entre différentes lectures plus ou moins classiques. Elle touche à la problématique que rencontre tout éditeur de textes tardifs: dans quelle mesure faut-il normaliser¹⁰? Nous espérons aussi, par ces quelques remarques, faciliter la lecture d'un texte dont le vocabulaire et la graphie rebutent a priori le profane, et enrichir les études de latin dit vulgaire.

I. Phonologie

L'étude du système phonologique est particulièrement délicate dans la mesure où nous sommes tributaires de manuscrits évidemment plus tardifs¹¹. Nous ne tenons donc compte, sauf exception signalée, que des concordances entre eux. La langue de Pélagonius présente l'évolution attendue sur les points suivants (dont l'étude ne peut être ici exhaustive, nous nous limiterons aux cas qui brouillent la lisibilité du vocabulaire technique):

- monoptongaisons des diphtongues, dont la plus fréquente et la plus ancienne est celle de *ae*, rendu par *e*: *hec, fecla* (issu par syncope de *faecula*, "le dépôt de vin"¹²), *ledere* pour *laedere*, "blesser"¹³, confusion fréquente dans les manuscrits entre *aequus*, "égal" et *equus*, "cheval"¹⁴. La diphtongue *au* s'est monoptonguée en *o* depuis longtemps, cf. *coliculus*, "le chou", ou s'est même parfois fermée en *u*: *culiculus*¹⁵, *uricula* "l'oreille"¹⁶.

⁹ Pélagonius, *Ars veterinaria*, GITTON-RIPOLL, V. (ed.), à paraître dans la C.U.F.

¹⁰ Les réponses ont été différentes au cours du temps. Pour l'édition de Pélagonius, le premier éditeur Teubner, Max IHM (1892), a choisi l'orthographe la plus classique, même si elle n'était pas dans le manuscrit. La tendance s'est inversée avec les éditeurs suivants. Cela rend évidemment la lecture plus difficile.

¹¹ Pour notre auteur nous en comptons quatre: le plus ancien (*Bo*), est un palimpseste, remonte au IV^e, et ne contient que quelques fragments. Nous disposons ensuite d'un manuscrit du VIII^e (*E*, moins de la moitié du texte). Le manuscrit principal (*R*) date de la Renaissance (copié sur un exemplaire plus ancien perdu), enfin quelques fragments sont tirés d'un manuscrit de Végèce du XVI^e (*W*).

¹² Sur *faecula*, voir FISCHER, K.-D., "Kritische und exegetische Bemerkungen zu lateinischen medizinischen Texten", SABBAGH, G. (ed.), *Textes médicaux latins antiques* (Mémoires V du Centre Jean Palerne), Saint-Etienne 1984, 41.

¹³ Exemples: *lesus* 180 (*R*), *ledunt* 216 (*R* et *E*).

¹⁴ GITTON, V. (1999), *l.c.*, II, 300.

¹⁵ Pélagonius §142.

¹⁶ Pélagonius §296.

- évolution des timbres vocaliques, surtout *ĕ* qui se ferme en hiatus jusqu’à *i*: *cocliaria*, “les cuillères”.
- confusion de certaines consonnes, comme [b] et [v] qui se confondent à partir du Ier siècle en une fricative bilabiale sonore [β]: ainsi *herbum* désigne chez Pélagonius non pas “l’herbe”, mais “l’ers”, la lentille bâtarde, *eruum*¹⁷. Les constrictives liquides [r] et [l] sont sujettes à dissimilation: la “grande consoude” s’écrit tantôt *alum* tantôt *arum gallicum* (dissimilation qui prouve que le syntagme nominal était senti comme un seul mot, d’où la syncope *algallicum* dans un des manuscrits¹⁸; le coriandre (*cori-/coliadrum*) et les amygdales (*glandulae/gran-*) présentent les mêmes particularités¹⁹. L’occlusive [k] peut se sonoriser à l’initiale devant voyelle: le nom de la jambe alterne entre *gamba et camba* < grec *καμπη*²⁰.
- simplification de groupes consonantiques, comme [cs]>[s]: *misti* pour *mixti*, de *misceo*, *asungia* pour *axungia*, “la graisse de porc”, qui est étymologiquement la “graisse pour essieu”, *axis*.
- les assimilations sont fréquentes, comme *cotta* < *coctae*: “cuites”.
- le souci d’expressivité se traduit par des géminations, comme *innula* pour *inula* “la grande aunée”, gémination propre à Pélagonius et Apicius seulement, *allium* pour *alium*, “l’ail”, gémination courante depuis le premier siècle, *macillentus* pour *macilentus* “amaigri”. Le suffixe *-ella* se rencontre dans de nombreux mots, comme *medella / medilla* qui remplace *medela* “le remède”²¹. En revanche *baca* “la baie”, n’est presque jamais géminée dans Pélagonius, bien que la possibilité soit courante en latin.
- des syncopes de voyelles ou de syllabes rendent difficile l’identification de certains termes techniques: *tracanthum* pour *tragacanthum*, “la gomme adragante” < grec *τραγάκωντον*>²², *myrra troglitis* pour *trogloditis* “myrrhe troglodyte”²³, *radiclas* < *radiculas* “les racines”,

¹⁷ Le *h* de *herbum* “l’ers” est analogique de *herba*, “l’herbe”. GITTON, V. (1999), *l.c.*, II, 307-308.

¹⁸ *Algallicum, alcallicum* 261 E, *algallici* 375 E (contre *ari gallici* R). Voir HOPPE, K., “Beitrag aus der Thesaurus-Arbeit”, *Philologus* 91, 1936, 449-452; ANDRÉ, J., “A propos des noms latins de la consoude”, *RPh* 82, 1956, 62-67.

¹⁹ GITTON, V. (1999), *l.c.*, II, 322.

²⁰ GITTON, V. (1999), *l.c.*, II, 316; BIVILLE, Fr., *Les emprunts du latin au grec*, Louvain 1990, I, 254.

²¹ *Medella* est employé quinze fois par Pélagonius. Cette suffixation est condamnée par l’*Appendix Probi* 50-51: *catulus non catellus*. GITTON, V. (1999), *l.c.*, II, 323-324.

²² BIVILLE, Fr., *l.c.*, 367; GITTON, V. (1999), *l.c.*, II, 327. La gomme adragante est une résine qui sort spontanément des tiges et des rameaux d’une plante appelée *tragacantha*, “épine de bouc”.

²³ La myrrhe troglodyte est une plante d’une espèce inconnue dont Pélagonius fait grand usage.

fecla < *faecula*, *speclaria* < *specularia* “pierres spéculaires”²⁴, *asclosa* “résine de copeaux” issu de *astulosa*²⁵.

L’ensemble de ces traits est commun au latin tardif, et se retrouve dans d’autres textes de la même époque.

Ceci est toutefois freiné par une tendance qui n’apparaît que dans les passages proprement pélagoniens, une tendance archaïsante et classicisante, qui se manifeste par la recomposition analogique, l’hypercorrection et l’archaïsme. Nous en avons des traces dans les passages dont le style et la lettre sont les mieux conservés, c’est-à-dire les introductions de chapitres.

Les hypercorrections sont nombreuses: *dequoquis*²⁶, “tu fais réduire” *equus* “le cheval” écrit *aequus*; abl. *frigdore* “le froid” (sur *frigidus* prononcé *frig(i)dus*²⁷), *auxungia*, *aurum* pour *axungia*, *arum*²⁸, *sinixter* pour *sinister*, “gauche”, *extimare* pour *aestimare*, “juger bon”, et *hammoniachus*, pourtant issu d’un mot grec à l’initiale non aspirée *ἄμμονιακός* “ammoniaque” (qualification d’une gomme issue originellement de l’oasis d’Ammon)²⁹. On trouve aussi des mots faussement attribués au grec: *cybus* “la nourriture”, *hyrundo* “l’hirondelle”³⁰. De fait, Pélagonius, quand il a le choix, utilise toujours la graphie savante dans les transcriptions du grec.

Cet auteur fait un large emploi des formes non assimilées: *adgnouimus*³¹, *adtenuatus*³², *submouet*³³, *substinet*³⁴, allant jusqu’à la fausse recomposition:

Elle n’est pas recensée par J. ANDRÉ, *Les noms de plantes dans la Rome antique*, Paris 1985. La myrrhe troglodyte est utilisée aussi par Vindicianus (repris dans les *Géoponiques* 7,36).

²⁴ Syncope dénoncée par *L’Appendix Probi* 3: *speculum non spectum*. Sur les pierres spéculaires, voir Pline, *n.h.* XXXVI, 45.

²⁵ GITTON, V. (1999), *l.c.*, II, 328-329. La résine de copeaux est obtenue en broyant de la résine gemme avec des éclats de bois, elle est employée essentiellement en médecine (Pline *n.h.* XVI, 54-55).

²⁶ Alors que Probus (*App. Pr.* 37-38) dénonce l’abandon de l’appendice labial: *equus non ecus, coquus non cocus*. Cf. VÄÄNÄNEN, V. (1981), *l.c.*, §91.

²⁷ Pélagonius 141. Il s’agit d’une fausse restitution étymologique. La forme *frigor* a été interprétée comme un dérivé de *frigidus*, avec syncope vocalique attestée par l’*Appendix Probi* 54: *frigida non fricda*.

²⁸ La diphtongue [au] en syllabe initiale se monophthongue en [a] lorsqu’elle est suivie d’un [u] dans la syllabe suivante (c’est une dissimilation, cf. VÄÄNÄNEN, V. [1981], *l.c.*, § 61, qui donne comme exemple *agustus* pour *augustus*). Bien que ce ne soit pas le cas pour les deux mots cités, ils ont pourtant été sentis comme fautifs.

²⁹ La gomme ammoniaque est un latex contenu dans la tige d’un arbre (ou arbuste), qui s’écoule sous forme de gouttes de couleur brunâtre, de saveur amère et nauséuse. ANDRÉ, J. (1985), *l.c.*, 116.

³⁰ *Cybus* en 204 E et *cybari* en 288 E, *hyrundinis* en 236 R. Cf. *App. Probi* 120: *vir non vyr*.

³¹ Pélagonius 287 E, cf. GITTON, V. (1999), *l.c.*, II, 317.

³² Pélagonius §31., cf. GITTON, V. (1999), *l.c.*, II, 313-314.

³³ Pélagonius 279, cf. GITTON, V. (1999), *l.c.*, II, 305.

absungiare pour *axungiare* “enduire de graisse de porc”³⁵. Ne subissent pas l’assimilation non plus les préfixés en *in-* (*inlibatus, inmerito, inponere...*).

Il ne refuse pas les archaïsmes qui conviennent à une expression un peu recherchée (*experiundo*)³⁶. Cette réaction classique se retrouve chez d’autres auteurs, et les hypercorrections montrent le désir retrouver une langue de laquelle on s’est déjà éloigné.

II. Morphosyntaxe nominale

On ne trouve pas dans Pélagonius d’irrégularités systématiques dans la déclinaison des noms ou des adjectifs. Les seules exceptions sont à chercher dans le vocabulaire spécialisé des noms de plantes ou d’ingrédients, souvent empruntés au grec, et diversement intégrés. Quelques formes grecques sont figées, il y a des erreurs ponctuelles de déclinaison des adjectifs (changement de déclinaison); mais les cas les plus intéressants sont les composés nominaux, dont certains sont encore indépendants, d’autres en voie d’unification, les derniers totalement unifiés.

A. Figements

Un certain nombre de formes grecques en *-i* ou *-y* sont figées en latin *-i* ou *-y* quel que soit le cas: *misy*, sans doute un minerai de cuivre, emprunté au grec τὸ μίσυ, -υος “terre vitriolique”³⁷. *Misy* est la forme employée dans une énumération à l’accusatif (§324), où le *-y* reflète certes la déclinaison grecque, mais également dans des énumérations au génitif (§342, 343, 322), où cette forme ambiguë a pu passer pour un génitif³⁸. *Cyphi* est le nom d’un parfum employé par les prêtres égyptiens, emprunté au grec τὸ κύφι, -εως, mot dont la forme n’indique pas sa position de COD dans la phrase *cyphi cum uino dabis*³⁹. *Cummi*, emprunté au grec τὸ κόμμι⁴⁰, “gomme”

³⁴ 216 R (introduction de chapitre), passage qui n’est pas conservé par un autre manuscrit, mais qui a toutes chances de porter la bonne leçon. Les occurrences dans le reste du texte portent *sust-*.

³⁵ Pélagonius § 470. GITTON, V. (1999), *l.c.*, II, 305.

³⁶ Pélagonius 185: *Nos experiundo scimus profuisse tritici farinam...*

³⁷ Le sens de *misy* est controversé, il peut s’agir du sulfure de fer, de minerai de cuivre, ou encore de sulfure d’antimoine, cf. FISCHER, K.-D. (1980), *l.c.*, 130; GOLTZ, D., *Studien zur Geschichte der Mineralnamen in Pharmacie, Chemie und Medizin von den Anfängen bis Paracelsus* (Sudhoffs Archiv 14), Wiesbaden 1972, 153 (sulfure de fer). Il nous semble que chez Pélagonius il s’agit de cuivre car il le mentionne dans des recettes qui ne comprennent que des dérivés du cuivre: *chalchiten, aeruginem, aesusti...* (§324 et 342). Voir GITTON, V. (1999), *l.c.*, II, 401-402.

³⁸ Alors que chez d’autres auteurs *misy* est décliné au génitif: Scribonius Largus par ex. écrit au génitif *misy, misys, misyos, misiis*, voir GOLTZ, D., *l.c.*, 121-122.

c’est-à-dire la résine d’un arbre, forme avec l’adjectif *hammoniacus* le syntagme *cummi hammoniacum* “gomme ammoniacque”⁴¹. *Canchry*, emprunté au grec ἡ κόχρυς, -υος, désigne le jeune bourgeon d’hiver de certains arbres, constitué de feuilles non encore écloses⁴². Il apparaît une seule fois, en position de CDN.

Le point commun entre tous ces termes –sauf *misy*– est leur apparition dans des passages dont le parallèle se trouve dans le *CHG* sous le nom d’Eumélus. Une étude de J. N. Adams a montré que les ressemblances entre certains passages des deux auteurs n’étaient pas dues à l’emprunt de l’un par l’autre, mais à une source commune latine par ailleurs inconnue⁴³. Il semble bien que cette source latine ait utilisé des termes grecs sous une forme figée.

B. Métaplasmes

Quelques adjectifs changent de déclinaison: ainsi *uetus* a la plupart du temps un génitif régulier, sauf en deux passages où il est emprunté à la 2^{ème} déclinaison: *ueteri*⁴⁴. Inversement, *austerus* emprunte toutes ses désinences à la troisième déclinaison: abl. *austere / austeri* et g. *austeris*⁴⁵. *Acer* fait tous ses génitifs en *acri*, qui concurrence ainsi l’ablatif *cum aceto acri*⁴⁶.

Les termes empruntés au grec sont parfois touchés par ce phénomène. Ainsi les “rognures de cuivre de Chypre” (*lepis Cypria*, de ἡ λεπίς, ἴδος: “la rognure, lamelle, éclat de métal”), ont tantôt un génitif grec: *lepidos Cypriae*, tantôt sont intégrées dans la première déclinaison: *lepidae Cypriae*⁴⁷.

³⁹ Pélagonius §138, hapax. Ce passage trouve un correspondant chez l’auteur du *CHG* nommé Eumélus, sans que ni l’un ni l’autre ne se soit influencé (*Corpus Hippiatricorum Graecorum*, HOPPE, K.; ODER, E. [edd.], Leipzig 1924 [vol. I] et 1927 [vol. II]).

⁴⁰ Le grec est déjà souvent non décliné; sinon il a un génitif κομμέως. L’usage varie chez les mêmes auteurs. Il s’agit d’un emprunt à une langue sémitique.

⁴¹ Pélagonius §193; passage tiré d’Eumélus. Voir GITTON, V. (1999), *l.c.*, II, 447; 450.

⁴² *Canchry* se trouve en Pélagonius §194, qui est emprunté à Eumélus; Pline écrit *cachrys* (*n.h.* XVI, 30). La variante *canchry* s’explique chez Pélagonius par une confusion avec *cancer*. La leçon donnée par le manuscrit est d’ailleurs *cancry*, restituée en *canchry* d’après le *CHG* (*Hipp. Par.* 128, (vol. II): *Hipp. B.* 52, 9 (vol. I). ἡ κόχρυς, -υος désigne 1. L’orge grillée 2. Graine sèche de certaines plantes comme le romarin 3. Bourgeon de certains arbres (pin). On trouve aussi les formes κόχρυς, κέγγρος. Voir GITTON, V. (1999), *l.c.*, II, 432.

⁴³ ADAMS, J. N., “Pélagonius, Eumelus and a lost veterinary writer”, SABBAH, G. (ed.), (1984), *l.c.*, 7-32.

⁴⁴ Génitif *ueteri*: Pélagonius §154 et 373. Si le §154: *uini ueteri et olei acetabulum* (attesté par un seul mss) n’est pas susceptible de faute paléographique, en revanche le §373 (*uini ueteri sext. VI*) présente la leçon *ueteri* dans R, mais *ueteris* dans E, et il est probable que E porte une faute paléographique due au s de *sext(arios)*.

⁴⁵ Pélagonius §58, 212, 252.

⁴⁶ Pélagonius 49, 85 pour gén. *acri*, 238 pour l’ablatif.

⁴⁷ *lepidos Cypriae* (§424, 426) et *lepidae Cypriae* (§177, 322).

Hiera botane, emprunt translittéré à ἱερὰ βοτάνη, “la plante sacrée”, la verveine officinale, est décliné au génitif *hierae botanis*, entrant dans le paradigme des formes en *-is*⁴⁸.

C. Formation de nouveaux noms par composition

Un grand nombre de noms de plantes ou d'ingrédients sont formés de deux mots, nom et adjectif ou nom plus CDN. Tous les stades de formation d'un nouveau composé sont attestés.

D'abord celui où les deux mots se déclinent: *faenum Graecum*, “le fenugrec”, au gén. *faeni Graeci*.

D'autres syntagmes sont en voie d'unification: ainsi *baca lauri*, la “baie de laurier”. La plupart du temps les deux mots se déclinent (*bacarum lauri*, *bacas lauri*, *bacae lauri*...), mais on trouve aussi *bacalauri sext./selib*. “une setier/ une livre de baies de laurier”, et même *bacalauri* dans une énumération à l'accusatif: *bacalauri, alium purgatum, myrram... dabis*⁴⁹. Le syntagme commençait à être senti comme un tout, et le premier élément ne se déclinait plus. La même hésitation se présente pour le syntagme désignant la poudre d'encens, *manna turis* (gr. μάννα), mais seulement dans l'un des manuscrits⁵⁰: *mannam turis* –V (517) “cinq onces de poudre d'encens”, *mannam turis* <-> II (520), contre *mannaturis* <-> II (518 E).

Enfin, certains composés sont déjà unifiés: ainsi *aesusti/aesisti*, “le cuivre brûlé” n'est plus décliné *aeris usti*⁵¹. L'absence de rhotacisme indique la composition tardive. Un composé du même type, *ros syriacum* (de ῥοῦς⁵²), le “sumac de Syrie”, a comme génitif *rossyriaci*, mais le *ros* de *ros syriacum* est toujours indéclinable en latin, contrairement à *ros* de *ros*, *roris* “la rosée”⁵³.

⁴⁸ *Hierobotane*: Pélagonius 14 (*hieraebotanis*).

⁴⁹ Pélagonius §275, 297 pour *bacalauri selib/sext.*; *baca* est décliné dans *bacas lauri libra I* (498), *bacas lauri libram semis* (496); syntagme figé en *bacalauri* (399).

⁵⁰ Pour la simple raison que ce passage n'est attesté que par un seul manuscrit (E).

⁵¹ Au contraire de *aeris flos* “la fleur de cuivre” (Pél. 239, 260, 338). *Aesisti* apparaît toujours sous cette forme dans Pélagonius, où il a la fonction d'un génitif. SVENNUNG, J., *Untersuchungen zu Palladius und zur lateinische Fach- und Volkssprache*, Uppsala 1935, 225; GITTON, V. (1999), *l.c.*, II, 401 n.3.

⁵² Le sumac, ῥοῦς, a en grec deux génitifs: ῥοός (Diosc.) ou ῥοῦ (Hippocrate, Theophr.). Il se rend en latin par *ros* (indéclinable).

⁵³ Au contraire, “le romarin”, *rosmarinum*, dont le français atteste que le syntagme s'est unifié, a encore un génitif *roris marini* (§105). Il est vrai que le *ros* de *rosmarinum* provient de *ros*, *roris* “rosée”, déclinable.

D. Morphologie des comparatifs et des superlatifs

Les comparatifs et les superlatifs sont nombreux et régulièrement formés⁵⁴. En principe, le superlatif se construit selon les règles en vigueur à l'époque classique, mais de-ci de-là s'échappent quelques formes plus originales: *ueterrimus* est concurrencé par *uetussimus*⁵⁵. Le superlatif régulier *acerrimus* est concurrencé par *acrissimus*⁵⁶. Ces deux formes montrent que si le superlatif en *-issimus* était encore utilisé, celui en *-errimus* était tombé dans l'oubli. Il n'y en a d'ailleurs pas d'autres exemples dans l'œuvre. On ne trouve pas de superlatif non synthétique, construit avec *maxime*.

En revanche, le comparatif en *-ior* marque des signes d'affaiblissement. Le comparatif *acrior* ne devait plus être assez expressif puisqu'il est renforcé: *magis acriores*⁵⁷. Un autre comparatif est redoublé par un adverbe, le rendant inutile: *aliquanto tumidiores*: “(les yeux) passablement gonflés”⁵⁸. De même, le comparatif de *sanus* devient *magis sanus*, alors que le comparatif synthétique *sanior* est parfaitement attesté dans la langue classique⁵⁹. Ce dernier adjectif, pourtant si fréquent dans *l'Ars veterinaria* (15 occurrences), n'est qu'une seule fois au degré comparatif. C'est que la gradation signifiée par le comparatif est inutile, car elle est souvent déjà portée par le verbe ou la conjonction, qui inscrivent la progression dans un déroulement temporel: *cum sanum (pecus) fuerit* “quand le bétail sera guéri” (§ 408), *donec sanus fiat (equus)* “jusqu'à ce qu'il guérisse” (§ 80), *sanus fiet* “il guérira” (§15), *quamdiu sanus sit* “jusqu'à ce qu'il soit en bonne santé” (§18).

III. Morphosyntaxe verbale

A. La voix

Des trois voix du latin classique, seuls le passif et l'actif subsistent de façon vivante dans le texte: le seul verbe déponent de tout le texte, *utor* (qui

⁵⁴ On compte 25 formes de comparatifs (formes et non occurrences) et 19 formes de superlatif. Parmi elles se trouvent des traits de style pélagoniens, des termes qui reviennent fréquemment sous sa plume: *diligentissimus/ diligentior*, *frequentissime*, ainsi que des termes appartenant au vocabulaire politique, comme *clarissimus*, “clarissime”, titre sénatorial.

⁵⁵ Pélagonius 362: *ueterrimus (quam ueterrimus E)*; *uetussimus* 384 ter (GITTON, V. [ed.], [1999], *l.c.*, I).

⁵⁶ Pélagonius 69: *acerrimus*; les §240, 249 portent *acrissimus*.

⁵⁷ Pélagonius 141: *acrior* (141) mais *magis acriores* (146).

⁵⁸ Pélagonius 33.

⁵⁹ *Sanior* chez Cicéron, *Ad Fam.* 9, 5, 2; *magis sanus* chez Pélagonius 154. C'est le paragraphe inspiré d'Apsytus qui contenait déjà le génitif *uini ueteri*.

s'accompagne presque toujours de l'ablatif), n'apparaît la plupart du temps que sous la forme de présent/futur *uteris / utere*⁶⁰. Son emploi est formulaire dans la mesure où il est toujours employé dans le même contexte, qui marque la fin ou le début de la prescription: *hac uteris potione / et sic uteris* "tu utiliseras cette potion / tu utilises ainsi", ou encore mentionne le type de remède à appliquer: *traumatico uteris* "tu utiliseras un remède contre les blessures⁶¹".

Une des particularités les plus étonnantes de l'usage des voix est une forme active de diathèse passive: *Si a rota uexauerit, bulbum rufum et mannam turis conteris* "si l'animal s'est blessé sur une roue, tu piles un muscari rouge et de la poudre d'encens⁶²". On serait tenté d'y voir une erreur paléographique si elle ne se répétait dans des circonstances semblables: *si coxa uexauerit sine uulnere* "si la hanche s'est endommagée, sans blessure ouverte⁶³"; *manifestum est ut... cum equi uexauerint, similis a te cura ac diligentia praebeat* "quand tes chevaux seront malades, il est évident que tu fourniras un traitement et une attention semblables⁶⁴"; *uel si antequam tumor discutiatur, in suppurationem conuerterit (se conuerterit E)*: "et si, avant que l'enflure ne se soit dissipée, elle s'est transformée en écoulement purulent⁶⁵". Plusieurs explications ont été proposées: le COD serait sous-entendu (M. Ihm, K.-D. Fischer⁶⁶), il s'agirait d'un idiotisme pour le pronominal (*uexare = se uexare*) (J. N. Adams⁶⁷). B. García-Hernández, qui a relevé plusieurs exemples similaires chez d'autres auteurs⁶⁸, propose, à notre avis plus justement, d'y voir une intransitivation d'un verbe transitif, dans laquelle le sujet disparu est remplacé par le COD⁶⁹.

⁶⁰ Sur 84 occurrences de *utor* dans *R/Bo* (d'après la *Concordance* de FISCHER, K.-D.; NAJOCK, D., *In Pelagonii Artem Veterinariam Concordantiae*, Hildesheim 1983), il y en a 72 au présent / futur: *uteris/utere*. Les autres formes sont *utaris* (2), *utatur* (2), *utendum* (1), *usi sumus* (1), *uti* (4), *utitur* (1), *utuntur* (1). GITTON, V. (1999), *l.c.*, II, 383.

⁶¹ Pélagonius 256, 4.

⁶² Pélagonius 233. La même leçon est donnée par les deux manuscrits qui contiennent ce paragraphe.

⁶³ Texte donné par 218 E. La leçon de R supprime le problème: *si coxam laeserit sine uulnere (laeserit Ihm. Lauerit R)*. Voir *Hipp. Par.* 996 (CHG II).

⁶⁴ Paragraphe qui n'est transmis que dans le manuscrit principal, R, dans un passage qui est une épître, particulièrement bien transmis (§216).

⁶⁵ Pélagonius 279 (R).

⁶⁶ M. IHM, dans son édition de Pélagonius, *l.c.*, §233, propose *uexauerit <pedem>*; K.-D. FISCHER (1980), *l.c.* (commentaire du §233, p. 118) reprend cette hypothèse et présente d'autres exemples d'omission du COD, beaucoup plus probants.

⁶⁷ ADAMS, J. N. (1995), *l.c.*, 122.

⁶⁸ GARCÍA-HERNÁNDEZ, B., "L'intransitivation en latin tardif et la primauté actancielle du sujet", CALBOLI, G. (ed.), *Latin vulgaire - latin tardif II*, Tübingen 1990, 129-144.

⁶⁹ GITTON, V. (1999), *l.c.*, II, 340-345. Même remarque dans FLOBERT, P., *Les verbes dépo-*

Les exemples les plus saisissants sont ceux où les deux emplois, transitif et intransitif, voisinent: B. García-Hernández cite la *Mulomedicina Chironis* §476: *ex sale trito confricas, donec adsiccetur totus humor cum sanguine. Quod cum adsiccauerit, posca calida et sale tardius fouebis*: "tu frottes avec du sel fin jusqu'à ce que soit asséchée toute l'humeur ainsi que le sang. Quand cela aura séché, tu réchauffes assez lentement avec de l'oxycrat chaud et du sel". On pourrait trouver des exemples semblables chez Pélagonius, à propos des parotides (qui sont de petits abcès près des oreilles): §57 *fomenta imposito, ut et maturentur et aperiantur, et cum aperuerint, linteola minuta...imposito*: "applique des fomentations pour qu'ils mûrissent et s'ouvrent, et lorsqu'ils seront ouverts, applique un petit linge". B. García-Hernández explique ces juxtapositions comme des hésitations entre nouvelle et ancienne forme. On peut aller plus loin. Tous ces exemples ont un point commun, qui est le temps: futur antérieur. Cet emploi intransitivant que l'on rencontre dans la langue médicale est lié à un type de subordonnée particulière, la subordonnée temporelle en *cum* au futur antérieur⁷⁰. De fait, ce type de subordonnée est très fréquent chez Pélagonius, autant pour indiquer la chronologie des recettes que des traitements; mais la voix active prédomine largement⁷¹, ainsi que les verbes intransitifs⁷². Dans un traité technique, ce type de subordonnée permet en effet de reprendre l'étape précédente pour la résumer, et d'amorcer l'enchaînement.

nents latins des origines à Charlemagne, Paris 1975, 408. L'auteur y voit une manifestation du principe d'économie: de même en français on peut dire: *il ne ferme pas la porte/ la porte ne ferme pas*.

⁷⁰ Il ne s'agit pas d'un refus du passif FA, qui existe pour chacun de ces verbes en d'autres passages (sous la forme surcomposée bien sûr).

⁷¹ On compte dans *l'Ars veterinaria* seulement 9 FA passifs pour 63 *cum* + FA actifs.

⁷² On peut imaginer que l'intransitivation de verbes comme *uexauerit* a été entraînée par l'habitude d'employer surtout des verbes intransitifs dans la subordonnée en *cum* + FA. Ce type de subordonnée était classique avec des verbes intr. comme *uolo, accidit, sto: cum uolueris, cum acciderit, cum steterit, cum necesse fuerit*; puis il a été employé avec des verbes inchoatifs intransitifs comme *deferuesco, imputresco, induresco, matureesco, refrigesco, tepesco*, qui sont même préférés à leur équivalent simple transitif (64 *maturuerint* intr. plutôt que *maturauerit* tr.). Les verbes transitifs dans cette construction sont très peu nombreux et toujours (sauf une exception, 287 *cum acceperit aquam frigidam*) à la deuxième personne du sg (*cum imposueris alutam* 260, *cum omnia decoxeris* 85, *cum pedes lauaueris* 456). Ils sont même souvent employés absolument, sans COD (*cum combusseris* 242, *cum coxeris* 328, *cum decoxeris* 111 et 452, *cum inflaueris* 44); pour toutes ces raisons, une construction en *cum* + verbe en *-erit* à la troisième personne est interprétée comme une construction intransitive.

B. Evolution du réfléchi⁷³

Il n'y a pas encore de verbe pronominal au sens strict dans Pélagonius, mais l'emploi du réfléchi connaît certaines inflexions. Son évolution se marque par le fait que le pronom ne renvoie plus au sujet: (*omnia*) *in se conteris* (§23) "tu piles de concert", *iterum in se diligenter teris* (§374): "de nouveau tu broies les ingrédients entre eux". Cet affaiblissement du sens de *se* entraîne un besoin de renforcement par *ipse* ou ses composés: *se ipse uolutat* (§140), "il s'enroule sur lui-même", signe de la dysurie, *retro in se ipsum recidit* (§267): "il retombe en arrière sur lui-même", signe du tétanos; *quam per temetipsum tibi exhibes* (§163): "(le plaisir d'atteler des chevaux) que tu montres en conduisant juste pour toi".

Les verbes réfléchis à diathèse passive sont nombreux chez Pélagonius: il s'agit de pronominaux équivalant à des passifs (§448 *quocunque in loco tubera se ostenderint*: "quel que soit l'endroit où les gonflements se seront manifestés" = *ostensa fuerint*). La nouveauté est que les sujets de ces pronominaux sont strictement inanimés; il s'agit des symptômes et des ingrédients: *ut omnia se diligenter commisceant* §386: "pour que tout se mélange bien"; (*medicamen*) *cum se astrinxerit* "quand il se sera resserré".

Il y a quelques exemples du datif éthique du pronom avec *sibi displicere*, attesté dès Térence, "ne pas être content de soi ou de ses affaires", dont le sens "se trouver mal" est particulier à la langue médicale tardive⁷⁴. Le datif pronominal éthique est plus fréquent dans la *Mulomedicina Chironis* et dans Végèce, qui emploient *sibi mittere*, "se mettre (la tête sous les pieds)".

C. Conjugaison et emploi des temps

La grande originalité des textes techniques est la richesse et la variété dans l'expression de l'ordre: impératifs, subjunctifs, futurs, présent⁷⁵... C'est qu'en effet la majeure partie du traité est pharmacologique, et le style est proche de celui d'un livre de recettes. Mais à l'inverse de nos livres modernes (ou d'Apicius), dans lesquels prime le souci d'unité de formulation, ici tous les moyens disponibles de la langue latine sont mis à contribution, pour diverses raisons.

L'indicatif, le mode le plus utilisé, permet d'exprimer l'ordre de manière moins autoritaire que l'impératif (Pélagonius s'adressait à des sénateurs). L'ordre direct à la deuxième personne, très courant, fait alterner le présent et le futur, souvent dans le même paragraphe: *tundes et purgas... Et iungis; et diu tundis et facis... et per cornu dabis*⁷⁶. Pour des raisons phonétiques dues à la confusion des finales *-is* et *-es* à l'époque tardive, il n'est pas toujours possible de distinguer les deux temps pour les verbes des 3^{ème}, 3^{ème} mixte et 4^{ème} conjugaison (*mittes/mittis*). Cela n'est d'ailleurs pas gênant dans la mesure où l'expression du temps importe moins que l'expression de l'ordre, qui sera de toute façon toujours exécuté dans le futur. Une étude précise nous a permis de remarquer que le choix du futur ou du présent est fonction du verbe, c'est à dire que son emploi tend à devenir formulaire⁷⁷.

A l'époque tardive, l'impératif futur ne relève plus que de la prose technique, où il est très fréquent, mais n'est plus vivant. C'est un trait de style hérité de Caton. L'impératif mélange aussi parfois le présent et le futur dans une même recette⁷⁸: *grana salis... imponito, unguam foueto... et post triduum...alumen scissum cum sinopide ... commisce et pone* (§237). Mais il est encore plus fréquent de voir alterner l'indicatif et l'impératif.

Le subjunctif présent passif et l'adjectif verbal avec *est* sont des tournures proprement pélagoniennes: *detrahendus est sanguis et calidis unctionibus utendum est*: "il faut saigner et utiliser des onctions chaudes". Elles expriment un ordre très atténué, à cause du passif⁷⁹. Les emplois verbaux préférés sont d'ailleurs en général les formulations passives ou impersonnelles.

Pélagonius fait largement appel à l'infinitif avec auxiliaire impersonnel ou non: *debere, conuenit, necesse est, melius est, prode est, utilissimum est, sat erit, oportet*, et bien sûr *facere*. L'avantage est double: non seulement cela évite de conjuguer un verbe "difficile" (verbes en *e* ou *i*), mais en plus la plupart de ces auxiliaires sont impersonnels et ne choquent pas la susceptibilité du lecteur. Il n'y a pas d'infinitif d'ordre chez Pélagonius.

On pourrait chercher une logique à ce mélange des temps, et trouver des raisons dont aucune n'est à soi seule suffisante: fautes paléographiques (mais

⁷⁶ Pélagonius 71. GITTON, V. (1999), *l.c.*, II, 381-382.

⁷⁷ Le verbe est conjugué à un temps préférentiel, voir GITTON, V. (1999), *l.c.*, II, 379-396. Par ex. *dare* est conjugué préférentiellement au futur plutôt qu'au présent (99 *dabis/ 2 das*); de même que *curare* (26 futurs; pas de pst); mais *colare* est au pst (9) jamais au futur; *commisce* au pst (23) jamais au futur; *debere* est plutôt au futur (9 futurs; 1 pst).

⁷⁸ Remarque que VAIREL-CAIRON, H., *Exclamation, ordre et défense*, Paris 1975, 290, avait déjà faite à propos de Caton. Les deux temps pouvaient déjà être employés avec la même valeur.

⁷⁹ Pélagonius 245. Le subjunctif présent passif troisième personne est un trait de style de Pélagonius lui-même, qui a introduit ces formes dans des emprunts à Columelle qui ne les comportaient pas; ADAMS, J. N. (1991), *l.c.*, 197-202. Voir GITTON, V. (1999), *l.c.*, II, 363-364.

⁷³ Voir GITTON, V. (1999), *l.c.*, II, 345-355.

⁷⁴ Ce sens ne se trouve que chez Pélagonius et Célius Aurélien.

⁷⁵ LÖFSTEDT, L., *Les expressions du commandement et de la défense en latin et leur survie dans les langues romanes*, Helsinki 1966, 143-164; 175-183.

alors il faudrait tout corriger !), équivalence de la valeur du présent et du futur de l'indicatif et de l'impératif dans ce contexte, tendance à l'expression formulaire, qui conjugue préférentiellement chaque verbe à un certain temps, fidélité littérale à des sources différentes.

D. Nouveaux temps

L'absence des temps du récit (imparfait- PQP de l'indicatif) est normale, en revanche celle du futur passif synthétique, absent dans tout le texte, n'est pas une contrainte du genre. A la place, on trouve le futur antérieur surcomposé⁸⁰ en *fuert*: *si equo fistula in corona fuerit nata, aeris flos ex aceto acri premisce et cum siccauerit inicies in fistulam*: "si une fistule est apparue dans la couronne du cheval, mélange de la fleur d'airain à du vinaigre piquant et quand ce sera sec, tu l'injectes dans la fistule" (§239). Ces FA surcomposés sont liés à une structure syntaxique particulière du type *si diligentior fueris, obtinebis sic* (§268) "si tu es suffisamment soigneux, tu y arriveras ainsi". Le temps surcomposé se trouve dans la conditionnelle même si la principale est au présent⁸¹.

Conclusion

Nous avons relevé quelques points sur lesquels la langue de Pélagonius manifeste une évolution par rapport au latin d'un auteur technique classique comme Columelle. Quelques-uns sont récurrents, comme les changements phonétiques qui affectent la forme même des mots et qui rendent parfois l'identification très difficile. Ceci se manifeste surtout pour les termes techniques, et est aggravé par les fautes paléographiques. Est encore constant au long du texte l'usage du FA passif surcomposé. En revanche, d'autres points, sur lesquels on se serait attendu à plus de vulgarismes, demeurent très en retrait: seuls les superlatifs en *-errimus* sont éliminés, les comparatifs restent plutôt réguliers sauf quelques beaux exemples de comparatifs périphrastiques, très rares accidents dans la déclinaison, emploi des voix classique – sauf pour l'intransitivation de certains verbes qui semble une particularité de la langue médicale – pas encore de véritable pronominal; le futur (bien que

⁸⁰ Les temps passifs subissent un décalage vers le passé, et le futur antérieur est systématiquement en *fuert*; seuls quelques rares FA sont en *-erit*, dans des passages inspirés d'Eumélus, cf. GITTON, V. (1999), *l.c.*, II, 366-369. Serait-ce une preuve de leur ancienneté? On trouve des FA en *fuert* aussi dans Apicius, dans le même contexte que Pélagonius, par ex. 213 *cum cocta fuerit*.

⁸¹ On trouve encore des FA surcomposés dans la subordonnée temporelle en *cum* que nous avons déjà examinée.

souvent confondu avec le présent) n'est pas encore périphrastique, le présent passif est synthétique.

Finalement, si nous comparons *l'Ars ueterinaria* à un texte sensiblement de la même époque, comme *l'Itinerarium Egeriae*, nous sommes surpris par la différence de langue. Pas de *dico quod*, pas de nominatif absolu, pas de pronominal... Les vulgarismes n'apparaissent qu'un peu au hasard et ne sont pas systématiques, et on serait tenté d'y voir l'indice d'une tradition populaire indépendante⁸². Pélagonius est un auteur qui essaye d'écrire dans une langue classique, et c'est là le plus frappant dans les passages qu'on attribue avec certitude à sa main: il recherche les archaïsmes, les formes non assimilées, hypercorrigé le latin de son époque, sans négliger les effets stylistiques – allitérations, chiasmes, jeux étymologiques, parallélismes et oppositions⁸³. Ce goût est à mettre en rapport avec le renouveau littéraire du IV^e siècle et le retour aux sources classiques.

⁸² Par exemple dans les passages magiques, remplis de vulgarismes. Voir GITTON-RIPOLL, V., "Les pratiques magiques dans le *Traité de médecine vétérinaire* de Pélagonius", PALMIERI, N. (ed.), *Rationnel et irrationnel dans la médecine ancienne et médiévale*, Saint-Etienne 2003, 193-214.

⁸³ GITTON, V. (1999), *l.c.*, II, 73-78.